

BLAGNAC

QUESTIONS D'HISTOIRE

Revue d'Histoire Locale - Semestriel n° 6 (Novembre 1993)

Edité par l'Association pour l'Etude et la Présentation de l'Histoire de la Résistance et de Blagnac

Siège Social - 7, rue Bacquié-Fonade - 31700 BLAGNAC

Carnet de route d'Antoine Dessaux (10 mai au 15 août 1940)

(suite)

Jeudi 16 mai

Je n'ai fait qu'un somme. Avant de me lever, regarde ma montre, cinq heures. Reviens à la réalité d'hier soir. Il fait froid, je tremble et n'ai rien de mieux à faire que de me mettre debout, je mets ma capote, relève le col et fais des yeux le tour de l'horizon, cherchant la présence d'un éventuel gardien. Rien. Je me dégourdis les jambes sur la route. Les autres s'éveillent et en font autant. Nous sommes entre Marby et Girondelle. Deux camarades descendent à Marby, que l'on aperçoit à trois cents mètres, pour voir s'il n'y a personne. Ils reviennent, apportant des oeufs, que nous gobons aussitôt. Nous décidons d'aller tous au patelin et là attendre que l'on vienne nous chercher. Descendons, suivis par des petits canards, qui avaient déjà suivis les deux copains. Rentrons dans la première maison à l'entrée du village. On fait le tour du village pour trouver victuailles. A une roulante abandonnée, trouvons un sac de boules de pain, un fond de sac de café, des biscuits de guerre, un quartier de viande, de la graisse et du vin. On ramène tout cela à la ferme, et après une visite au poulailler, servant des ustensiles de cuisine, la dame et une fille avaient allumé la cuisinière, faisons des oeufs sur le plat. On prépare le café sans sucre. Et on casse la croûte, avec un appétit. Il y a un panier d'oeufs. J'en mange quatre pour ma part. Cela va déjà mieux. Les femmes se mettent en train de préparer le repas pour midi. Leur épiluchons les patates. Faisons, derrière la maison, notre toilette, je me rase. Tout mon linge est sale, car nous avons attrapé quelques suées. Le sors et le lave, il fait beau, il sera sec dans la journée. On a planté un mât devant la ferme, et attachons un drapeau blanc fait d'un drap pour ne pas être inquiétés. Au loin, nous apercevons des auto-mitrailleuses, nettoyant les alentours. A 11 heures, nous mettons à table. Des frites, du biff, des oeufs durs, avec du vin, du cidre et un bon café. C'est un véritable régal. Depuis le temps que nous n'avons mangé quelque chose de chaud. Après dîné, allons faire la sieste dans la grange. Pendant, Rouillé, aident à préparer le repas du soir. Vers 3 Heures, sommes éveillés par un groupe de soldats, une trentaine environ, conduits par un adjudant. Les malheureux, ils ne veulent pas se rendre, et sont décidés à faire payer cher leur peau. Tout en s'inclinant devant ce courage, pour moi inutile, tâchons de le leur faire comprendre. Je devine que quelques uns, beaucoup, n'ont pas soif. Mais là où nous nous fâchons, c'est quand ils ont la prétention que nous les suivions.

Enfin, ils s'en vont, sûrement vers une mort certaine. A jeun, ils auraient pu réfléchir à l'absurdité de leur geste. Les cuistots bénévoles font cuire des haricots, trouvés quelque part et un beau rôti est dans le four de la cuisinière. Allons faire un tour souvent à la cuisine, nous délectant à l'avance de ce souper. A 6 Heures, nous allons passer à table, débouche un tank et auto, à l'entrée du village. A toutes les maisons, un sous-officier revolver au poing crie «Raoust». Sortez. Nous n'insistons pas, le prévoyant, j'avais la musette à côté. Nous sortons, nous mettons en rang. On nous tâte, pour voir si aucune arme n'est cachée sur nous. Jetons le masque, (conservant sa musette), et le casque, désormais inutile. Nous partons, non sans jeter un dernier coup d'oeil au four de la cuisinière. Les civils eux restent, et l'officier leur dit qu'ils pourront demain regagner leur maison. Leur disons - bon appétit - Ils nous souhaitent - bonne chance - . Avant de sortir du village, notre troupe augmente de quelques soldats qui étaient dans une maison. Et marchons à travers la campagne, l'auto devant nous, marchant au ralenti, et une sentinelle qui ferme la colonne. J'ai oublié, la chemise, le caleçon, sur le fil de fer. Bah ! J'ai le tricot de peau, qui lui était sec, le pull-over, avec la capote, je n'aurai pas trop froid. Nous traversons deux petits villages déjà occupés et notre troupe se grossit encore. Sur un plateau, en plein champ, croisons une compagnie d'infanterie, venant occuper le terrain. Sur l'ordre de l'officier de l'auto, quelques soldats sortent des rangs, mettent une mitrailleuse en batterie, nous font asseoir. Un soldat allemand, en bon français, nous dit qu'il faut donner briquets, lampes de poche et rasoirs, ainsi que les couteaux. Qu'ils vont nous fouiller et qu'il vaut mieux donner tout cela de bon coeur, c'est la loi, nous dit il. Donne un briquet, ma lampe et le rasoir. Une fois terminé, nous repartons. Nous marchons ainsi jusqu'à 2 H du matin. Sur les routes croisons tout le temps des troupes d'infanterie, de longues files de camions. Dans la plupart des villages, c'est déjà bourré de soldats, cantonnant dans chaque maison, toutes fenêtres ouvertes. La défense passive n'existe pas pour eux. Certains parlant le français nous disent «pourquoi la guerre ?» «où sont messieurs les Anglais» «la guerre est finie pour vous, messieurs». Aucun n'a de parole offensante, pas de sourires ironiques, au contraire, ils nous offrent des cigarettes, de petits paquets de 6 cigarettes, ils n'ont pas l'air d'en manquer. Arrivons à un village plus important, rentrons dans la cour, d'une usine sans doute. Elle est pleine, et la cour

est couverte de corps, allongés. Réussissons, à nous coucher, non sans avoir marché sur des jambes et nous être faits engueuler. Les dix musiciens que nous sommes, nous serrons les uns aux autres. Avons décidé, dans la mesure où nous pourrions, de ne pas nous quitter. Et quoique sur des pavés, nous nous endormons un peu fatigués.

Vendredi 17 mai

Je ne sais depuis combien je dors. Des cris «Raoust» «Debout». Consulte l'heure, ce n'est que 3 heures, et nous devons repartir. A moitié éveillés nous sortons de l'usine et en route. Nous sommes plusieurs milliers. Ceux dont nous avons grossi le nombre étaient arrivés à cette fabrique à 6 H, ils ont eu plus de temps que nous pour se reposer. Marchons une heure. On nous fait garer en dehors de la route pour laisser passer un convoi de troupes de toute arme. On nous dit de nous coucher. Je suis dans le jardin d'une maison, et nous mettons à dormir aussitôt. Mais mal, d'un oeil, comme l'on dit, car le convoi qui passe, mène un bruit d'enfer, camions, artillerie Génie. A 5 Heures la colonne se referme, nous nous dirigeons vers Charleville, du moins la route que nous suivons va par là. Tout courbaturés nous repartons. Réussi à avoir un quart de jus chaud, que distribue une roulante allemande. Elles sont mieux comprises que les françaises. C'est dans un camion que les marmites sont installées. Le camion est fermé avec des planches, comme une maison, un toit, deux fenêtres et le tuyau qui fait la cheminée. Ce n'est pas de notre café, c'est de l'orge grillé, ersatz qui le remplace en Allemagne. A 7 Heures, on nous arrête dans un champ immense et l'immense colonne s'assied par petits groupes. Nous allongeons sur l'herbe à un endroit sec. Allons à l'entrée deux par deux, pour voir si nous ne connaissons personne, parmi les arrivants. Vers midi, les copains reconnaissent Herfroy, Jumel et Legrand, pris au retour de leur "perme". Avaient réussi de se sauver avec les chenillettes de la CHR jusque dans l'Aisne où ils ont été arrêtés. Ils ramenaient des vivres plein leur musette et n'ont rien, tout dû abandonner dans leur fuite. Apercevons aussi le groupe des cuistots de la CHR, ils nous disent qu'ils ont essuyé un drôle de bombardement et qu'il y a beaucoup de victimes. Avons eu du nez de suivre la Cie Cant au lieu d'elle. A la demande, si Jourdan, Turpin et les autres sont parmi les victimes, ils ne peuvent nous renseigner. Dans notre camp improvisé une multitude grouille, discutant, s'interpellant lorsqu'on se reconnaît. Inutile de dire de quoi l'on parle. Chacun raconte les circonstances dans lesquelles ils ont été faits prisonniers. La majorité l'a été, comme nous, par derrière. D'aucuns parlent de trahison de hauts généraux. On raconte que

Willemin a été fusillé. Toutes les divisions des Ardennes, beaucoup de celles en Belgique, sont déjà prises. D'après toutes les troupes que nous voyons rentrer en France, j'ai bien peur qu'il n'y en ait plus pour longtemps. A 1 H de l'après-midi, repassons à la fouille. Rien laissé. A 2 heures, notre troupeau se remet en marche vers Charleville où, nous dit-on, nous aurons à manger. La route qui nous y mène, est droite, aussi pouvons-nous mesurer du regard le formidable cortège que nous formons. Des motocyclistes, dans leur imperméable gris, vont à toute vitesse, de la tête à la fin, faisant la police. Il fait un soleil de plomb. Qu'est-ce que l'on voit comme avions. Heureusement qu'ils n'avaient pas d'essence. Passons devant le terrain d'aviation placé en banlieue de Charleville. Il est déjà réparé et le trafic a repris. Les gros avions de transport atterrissent, reprennent leur vol sans arrêt, déchargeant des munitions et essence. Traversons deux villages qui en ont pris un rude coup. Surtout celui qui touche l'aérodrome. Notre colonne se grossit encore de colonnes débouchant de routes à droite et à gauche. A 7 heures apercevons les premières maisons de Charleville. Une grande maison de maître est à notre gauche. C'est là que la Gestapo a son cantonnement, car ce n'est que des uniformes verts que l'on y voit, certaines forment haie, pour nous voir passer, d'autres prennent notre photo, c'est formidable ce que nous avons pu voir de soldats avec de beaux appareils. Chez nous, cela nous était défendu. Tous ceux qui causent français nous assurent qu'en Allemagne nous serons bien traités, qu'ils en veulent surtout aux Anglais. Une auto passe, qui leur distribue une feuille, le journal. Leur demandons où en sont leurs troupes. Ils ont confiance d'être à Paris avant un mois. Je me rappellerai toujours ce que nous a dit un officier : «Vous êtes socialistes en France, cela va être le moment de le faire voir». Tous nous répètent «ce sont les capitalistes qui voulaient la guerre». S'ils disent une vérité, c'est bien celle là. C'est dommage que l'on ne puisse continuer à discuter. Nous traversons une partie de la ville et arrivons devant un grand portail, nous rentrons dans un grand stade. Les deux grandes tribunes sont déjà pleines. Nous nous casons sous la piste en ciment. Une fois le stade archi comble, on dirige le reste vers je ne sais quel endroit. Il est 7 H 30. Attendons une heure et la soupe n'arrive pas. Nous commençons à nous y faire, à nous nourrir de tartines d'air comprimé. La fatigue, heureusement, est plus forte que la faim. Une seule chose, de l'eau à boire. Qu'est-ce que l'on boit, aujourd'hui, j'ai bien absorbé trois ou quatre litres de flotte. A 9 Heures l'on s'allonge et avant de s'endormir j'écoute discuter.

«Ils vont nous faire crever de faim» dit l'un. «Tu vois, ils n'ont rien à bouffer» dit l'autre. Pour moi, ils sont débordés par cet afflux, vraiment extraordinaire, de

prisonniers. Puis, il faut bien comprendre qu'ils ont d'abord leurs troupes à ravitailler. Je pense, si le contraire s'était produit, les allemands n'auraient pas eu moins, mais l'auraient sauté, comme nous. C'est un moment très mauvais à passer. Souhaitons qu'il dure le moins de temps possible. Une dernière pensée à Denise et chez moi, et tâche de dormir.

Samedi 18 mai

Autre belle journée en perspective, car il fait frais, presque gelé. Du moins, j'ai des frissons. Puis manquons de calories. Décidément les Allemands ont toutes les chances, depuis le 10 mai pas un jour de pluie. Autant de réflexions que je me fais éveillé. Ce qui me fait le plus mal, c'est ce que doivent penser tous les êtres qui me sont chers, tant que je n'aurai pu leur écrire que je suis parmi les prisonniers. Nous mettons debout, laissons nos affaires en garde et faisons le tour du stade pour nous réchauffer. A 10 H le départ commence, à la sortie du terrain, un camion est là plein de fromage. L'on nous en donne un à chacun en passant. Il est de la grosseur d'un demi-savon. Il doit venir de Hollande. Pas de pain. Il empâte la bouche, il ne manquait plus que ça pour nous porter à boire de l'eau. Passons dans les rues désertes, à part les sentinelles posées à chaque coin de rues. Débouchons sur la place de l'Hôtel de Ville. Les Hauts Parleurs installés aux quatre coins diffusent des marches militaires. Musique de cuivres, vraiment imposante et rythmée qui me produit une drôle d'impression. Des camions de DCA, de ravitaillement, vont, réglés au seul geste d'un soldat, agent de la circulation. Prenons une rue à droite de la place. Elle descend, courte, au bas, en face, sur le perron de la maison un appareil de cinéma filme notre cortège. Nous n'avons pas bonne mine, les traits tirés, beaucoup mal rasés, enfin des mines très circonstance. Revois certaines photos de prisonniers allemands à la dernière guerre, nous voilà bien logés à la même enseigne. Nous longeons la Meuse, la traversons sur un pont intact et gravissons une route au flanc d'une colline. De temps en temps, à côté de la route, de la terre qui émerge, une croix avec un casque français ou un casque allemand tout simplement, indiquent qu'un soldat est enterré à cet endroit. Cette route est étroite, deux convois ne peuvent s'y doubler. Nous sommes forcés de marcher dans le fossé, pour laisser passer le flot incessant de troupes. Dire qu'il aurait suffi que ce chemin fut pilonné, peut-être pas pour arrêter, mais pour tout au moins pour retarder l'avance ennemie. Mais là aussi l'aviation française et la RAF ont brillé par leur absence. Marchons ainsi jusqu'à huit heures du soir. J'ai les pieds en sang, blessé au talon, j'ai jeté les chaussettes en loques et, à un arrêt, je me talque les pieds. Depuis le 16 que nous

marchons, nous ne connaissons de pause qu'à l'arrivée. La colonne est si longue qu'il y a toujours continuité, lorsque la fatigue est trop grande l'on s'assied sur le bord de la route, et l'on reprend la colonne une heure après et ainsi de suite. Partout où il y a de l'eau potable, c'est la course, pour remplir bidons, bouteilles. J'ai les lèvres brûlées par la fièvre et plus on boit, plus l'on veut boire. Ce n'est pas le courage qui me manque, à chaque démarrage, c'est quelques minutes terribles à passer, pour remettre les muscles en mouvement. Arrivons dans des conditions de plus en plus pénibles à Puissemanage en Belgique. Nous couchons sur le quai et le long des rails de la gare. Plus la force de faire un pas, nous couchons aussitôt. Le morceau de fromage est fini. Mais qui dort dîne. Sommes devenus des automates. Une dernière pensée chez moi, à Denise. Et comme une brute je m'endors.

Dimanche 19 mai

Réveillé par des chants. Je ne rêve pas. Il est 4 heures du matin. Le jour se lève. C'est un beau chœur, rythmé. C'est des soldats allemands qui descendent vers la France. Je me rappellerai toujours l'air de cette marche de route, par la suite il nous a été donné de l'entendre maintes fois.



Cela a autrement de l'allure que les chants plutôt pornographiques que gueulaient nos troupes. Donc, ces troupes d'infanterie passent, en calot, le casque accroché au ceinturon, pas de sac, le masque et la musette tenus par des crochets à ce même ceinturon. Depuis le temps que nous voyons passer des troupes, je n'en ai vu aucune chargée comme nous. Chez nous, on est crevés déjà chargés comme des ânes, quand nous avons fait les kilomètres pour arriver quelque part. Incurie et routine de notre état-major. Il aurait été si facile d'avoir des voitures, comme les allemands, à la fin de chaque compagnie, pour le transport des sacs et autres. A 4H30 notre troupe se reforme et repart. Dans un sac abandonné, je prend une chemise. Le démarrage est pénible, l'on dirait des vieillards qui marchent. Mais chauffés, ne boitons plus autant. Des camions vides ramassent ceux qui n'en peuvent plus. Arrivons à Bouillon. Une colonne d'autobus nous double. Ce sont des blessés allemands et français qu'on évacue en Allemagne. Les cars s'arrêtent devant nous, un infirmier allemand, au même brassard que nous, lie conversation avec notre groupe, en un français un peu estropié, il est lui aussi musicien. Nous jette une grosse boîte de maquereaux au vin blanc. La partageons et la mangeons sans pain. Coupe un peu notre faim. Il en est qui sont devenus de

véritables sauvages. Une bonne femme belge venait vers la colonne avec du pain coupé en tranches pour en donner. En un clin d'oeil, panier, femme étaient envahis et bousculés par cinquante hommes. Je doute que la dame ait recommencé son geste, et en se relevant a dû être bien déçue. Continuons la route pour nous arrêter le petit patelin après, où nous arrivons à 9 H du soir. Parqués dans un champ. Couché sur l'herbe et dormi une fois de plus à la belle étoile. Qu'est-ce que nous faisons comme kilomètres depuis quatre jours, surtout que nous faisons des détours très souvent, à cause de convois de Génie où autres. Nous avons déjà plus de 150 K dans les jambes. Je ne me serais jamais cru capable d'en faire autant sans manger. Enfin tout a une fin, espérons que bientôt nous prendrons le train. Manger et finir de marcher, nous ne demandons pas beaucoup. Si chez nous, l'on nous voyait, nous allons devenir l'ombre de nous-mêmes, si ça continue. Et pourtant, nous ne nous plaignons pas, pensons à ceux qui sont en ligne, qui risquent encore leur vie. Pour nous ce risque est terminé.

Lundi 20 mai

Réveillé 4 H. Fait qu'un sommeil, mais que de cauchemars. Cinquième jour de prisonnier. La colonne se reforme. Dans la nuit, de grandes caisses de biscuits de guerre allemands sont arrivées. On nous donne une boîte de ces biscuits. Je ne sais pas avec quoi c'est fait, on dirait qu'il y a de la sciure. Il vaut mieux ça que rien. Nous marchons depuis une heure. De plus en plus d'éclopés. Quelques camions les ramassent. Je veux tenir le coup, d'abord pour ne pas perdre les copains, ensuite on dit que tous ceux qui montent, l'on s'en sert pour réparer les voies de chemin de fer, un coup de collier, et qu'ensuite ils reprennent la colonne. Signor et Chevalier se font prendre étant restés un peu derrière nous. Pourvu que je retrouve, surtout Signor, cela me ferait de la peine, après huit mois de camaraderie, de nous séparer. Quelques kilomètres plus loin, nous les retrouvons en effet sur la voie, en train de déblayer un pont sauté. Arrivons à Libramon vers 3 H de l'après-midi. Heureusement qu'on nous dit que c'est la dernière étape. C'est ici que nous prendrons le train. Aussitôt parqués dans un grand champ clôturé, je me couche exténué. Des camarades réussissent à traire des vaches dans un pré voisin, ils rapportent du lait dans leur bidon. En bois un quart, il est fiévreux. Il y en a qui ont attrapé un chien et le font cuire. Les gros mangeurs doivent être malheureux. Beaucoup ont la dysenterie et un major français passe parmi les groupes et fait partir les malades qu'on évacue. Malgré la quantité formidable d'eau absorbée, rien, pas de coliques. Au contraire, je ne suis pas allé

depuis cinq jours. La nuit tombe et le sommeil a le dessus.

Mardi 21 mai

Depuis 4 H plus dormi. Je n'ai pas le courage de me lever. Les jambes coupées, mais la tête est solide. On doit nous donner de la soupe. On nous fait mettre par 100 pour nous compter. Faisons demander par un interprète si l'on peut écrire une carte à la famille. Il revient nous dire que nous pouvons envoyer des cartes, mais sans certitude qu'elles parviendront. Ecris à Denise et parents, quelques mots. Cela va déjà mieux. Je vois déjà leur joie de savoir que je suis sain et sauf. Midi arrive, pas de soupe. A 3 H 30 on nous rassemble et on nous dirige vers la gare. Je ramasse une boîte ronde de Maggi, en cas que l'on nous donne à manger. En ce moment, passent au moins 150 avions. Hier et aujourd'hui, c'est par groupes de 30 - 40 - 50 ou 100 que nous les voyons se diriger vers la France. Ce doit être terrible, il doit y avoir un carnage. Leurs troupes sont à 50 K de Paris, d'après ce qu'ils racontent. Nous sommes maintenant dans la gare de marchandises. A 6 H nous sortons vers les trains, on me remplit la boîte de soupe chaude et une tartine de pain de seigle militaire. C'est un espèce de gros vermicelle, avec suivant la chance un ou deux petits morceaux de cochon. Impossible de pouvoir repasser. Enfin depuis le repas de Marby, nous mangeons quelque chose de chaud. Restons sur la route et on nous fait rentrer où nous étions lorsque le dernier homme est passé à la soupe. A 9 Heures on nous embarque dans les wagons, à 50 hommes. On est serrés. Réussis à m'allonger. J'avance la montre d'une Heure. A 11 Heures, heure allemande le train démarre. Nous roulons vers notre nouvelle destinée. Les portières à glissières de notre wagon sont fermées de dehors. L'air rentre par deux ouvertures à persiennes de fer. Si notre corps est ici, la tête est chez soi. L'on s'endort, coincés les uns les autres.

Mercredi 22 mai

6 H du matin. Fait un seul sommeil. Petit à petit, tous les occupants du wagon s'éveillent, s'étirent. Pour se lever c'est autre chose. Nos membres sont raides et meurtris par la fatigue. Sur la pointe des pieds, quelques secondes, je regarde au travers des persiennes. Paysage varié. De la vigne, même tout le long du ballast avant et après toutes les maisonnettes de garde barrières. A 9 H le train s'arrête. On nous ouvre notre prison roulante. Descendons, le convoi est arrêté un peu loin de la gare. Nous sommes à Trèves (Trebis). Sortons par le derrière de la gare. Débouchons en ville. Des drapeaux rouges à croix gammée sont à toutes les

fenêtres. Apercevons des uniformes kaki des membres du parti. Les rues sont d'une propreté à envier dans nos villes. Nous montons une côte assez rapide. On nous fait marcher vite. Arrivons en haut du plateau, essoufflés. Des officiers en tête ne sont pas plus fiers que nous. Au contraire, habitués à se pavaner en auto ou cheval, ils sont plus crevés que nous. Je me souviens d'un commandant, exténué, demandant à un soldat de l'aider à porter ses affaires. «Travaille un peu feignant, la bombe est finie». Plus de respect pour les gradés. La rancoeur de ce soldat envers cet officier est surtout le résultat de huit mois de vie sous leur morgue et mépris des subalternes. Je dois dire qu'il y en avait de bons, mais la plupart gardaient trop leurs distances, avec leurs hommes. Nous entrons dans un camp. Drôle d'impression. Je retrouve du déjà vu, dans les descriptions des camps de concentration. L'entrée, la double rangée de barbelés clôturant, les observatoires, avec la sentinelle et sa mitrailleuse. Je pense à tous ceux qui ont fait un séjour, ici, pour leur indocilité au régime. Nous repassons à la fouille. Devons laisser ceinturon et abandonne un couteau. On nous fait rentrer dans des baraques. Construites en briques, elles sont séparées par un lavoir, lavabos et cuisine moderne. Je me rase et me lave. Il y en a qui vont à la cantine, le mark vaut 25 francs. Tout est à un prix fou à ce tarif. Une tablette de chocolat vaut 50 francs. Un simple rasoir mécanique, qui chez nous valait au plus 10 F, arrive ici à 2 marks soit 50 frs. Nous restons couchés, plus de courage d'aller faire un tour. A 14 heures on nous donne un casse-croûte. 1 boule pour cinq, avec un peu de margarine. Ce sera le seul repas de notre journée. A ce régime nous pourrions refaire des trous à nos ceintures. A 17 Heures, on redescend à la gare. La population, a plutôt l'air de nous regarder avec compassion. On raconte qu'un demi-million d'hommes sont prisonniers. Embarquons à 19 Heures. A 20 Heures le convoi démarre. Drôle d'existence, ou en marche, ou couché, comme des bêtes. Avant de quitter le camp, j'ai donné une autre carte écrite chez moi et à Denise. Espérons qu'elles parviendront et permettront de les rassurer sur mon existence.

Jeudi 23 mai

Le train ralentit, pour bientôt s'arrêter. Il fait nuit. Entendons le va-et-vient de la garde. On ouvre. On descend. Ce n'est que 3 Heures du matin. On nous compte. Restons là une heure. Il ne fait du tout chaud. Enfin à 4 Heures on part. Suivons les rails et sortons par les marchandises. C'est Limburg que nous lisons à une borne kilométrique. Traversons une partie de la ville endormie. Faisons un kilomètre dans la campagne, pour arriver à l'entrée d'un camp identique à celui de Trèves. Arrivés aussitôt couchés dans la paille, dans des baraques où on

installe des lits à trois étages. A 6 Heures réveil. On nous distribue la valeur de deux quarts de café, toujours de l'orge grillé. Puis on nous donne une boule de pain à chaque et un pain de margarine à 10. Nous ne sommes encore que de passage dans ce camp. Ces vivres sont, nous dit-on, pour trois jours. A 9 Heures, rassemblement, menés vers les bureaux, à la Kommandantur. Notre groupe 2.000 environ, rentre trois par trois. Donnons notre état-civil, le n° du régiment, la date et le lieu de notre capture, l'adresse de la famille. Puis l'on nous donne une carte formule que je remplis pour mes Parents. C'est à peu près ce que j'ai déjà écrit. Mais ici c'est officiel et parviendra. Nous devons partir en Silésie, avons deux jours de voyage à effectuer disent certains. Le camp est plein de prisonniers Polonais qui y sont depuis huit mois. A midi nous touchons de la soupe, plein ma boîte. Qui aurait dit que je mangerais, tout comme les clochards, qui venaient pendant mon active, chercher le restant des cuisines dans des récipients identiques. Rassemblement à 14 heures. Retraversons une partie de la ville et embarquons. Il y a des bancs dans les wagons; aussi sommes-nous moins serrés. La nuit arrivée, nous allongeons. J'ai le moral meilleur depuis que l'on nous a fait remplir cette carte. Elle doit, avant d'arriver chez moi, passer au Comité International de la Croix-Rouge à Genève. Je pense à la joie de tous, étant fixés sur mon sort, lorsqu'elle arrivera. Il nous tarde maintenant d'arriver à destination pour avoir une adresse à leur communiquer. A la réflexion le pire aurait pu nous arriver. Les blessés, les morts n'auront pas la certitude de rentrer indemne chez eux. Nous, nous en sommes maintenant à peu près sûr. Nous n'avons qu'à espérer que la guerre se termine le plus tôt possible. Dire que si nous avions eu (je veux dire les dirigeants) une autre politique, pour l'affaire espagnole, envers les Tchèques, à l'égard de l'URSS, moins de chaînes avec l'Angleterre, nous ne serions certainement pas ici; la guerre eut pu être certainement évitée. Pensant à beaucoup d'autres choses, le sommeil vient.

Vendredi 24 mai

Le train stoppe, il est 6 Heures. Pas pu distinguer le nom de l'endroit, le train arrêté trop loin de la gare. Descendons soulager nos vessies. Demie heure après le train repart. On passe à Leipzig. Roulons jusqu'à 5 H de l'après-midi. C'est ici, que nous allons rester. Cela s'appelle Sagan. Traversons ses rues toujours aussi propres. Arrivons à un camp identique qui s'agrandit, car maçons sont en train de construire partout. Un dernier coup d'oeil avant de passer la grande porte. Le paysage n'est guère varié, des forêts de sapins l'entourent. En arrivant l'on nous donne une gamelle et passons à la cuisine où l'on nous sert de la soupe. Nous la

trouvons bonne. C'est des pommes de terre, avec de l'orge. Et 2 boules de pain pour 9. C'est le tarif journalier du camp. Ce qui représente cinq centimètres d'épaisseur et comme surface les flûtes d'une livre de chez nous. Mais le pain a la mie plus serrée. C'est du seigle et est le double plus lourd que le nôtre. Il y a des français qui ont été pris au début de la guerre, dans des avant postes de la Sarre. Quelques aviateurs aussi. Ils reçoivent des colis régulièrement. Un bloc (3 baraques) est rempli de Polonais. Ceux-là, leur histoire est plus triste. Libérés de soldats, lorsque les Russes occupèrent leur partie de la Pologne, ils ont été faits prisonniers en passant dans la partie prise par les Allemands. Ils ont, comme tous les prisonniers, la tête entièrement rasée. Il y a sept mois qu'ils sont là. Soir couchés dans les lits à trois étages. Sommes environ 200 par baraque. Soupe et casse croûte sont déjà loin. Des rondes passent entre les baraques. Défense absolue de sortir, on entend d'ailleurs des coups de fusils pour ceux qui ne l'observent pas. C'est au bloc des Polonais.-Premier aperçu de notre nouvelle existence. Au-dessus où je couche le plafond en fibro ciment est marqué d'inscriptions de ceux qui y ont déjà séjourné. Il faut dire que je suis au 3e et que couché je peux le toucher avec ma main. Les vasistas sont ouverts, car au nombre que nous sommes, l'air deviendrait vite irrespirable. Couvert de la capote, je pense à beaucoup de choses. Et le sommeil finalement arrête toutes ces pensées.

Samedi 25 mai

Réveil 5 H. A 6 H. une corvée revient avec le jus des cuisines. Puis une cuillère de marmelade pour ceux qui ont eu le cran de garder du pain de la veille. Voilà pour le déjeuner. Après l'on nous rassemble pour l'immatriculation. Sommes 3.000 arrivés hier. Pas passé le matin. A midi soupe, la valeur de 3/4 de litre. Après-midi nous passons devant des tables, on nous donne une plaque rectangulaire, conçue comme nos plaques d'identité. J'ai le matricule 13.060. Le camp se nomme Stalag VIIIè. Passons à une autre table où nous devons laisser notre argent. L'on me donne une bande-reçu, de la somme de 307f que j'avais. Puis nous passons devant un soldat où nous passons une fouille complète, de nos poches et de nos affaires. Me retient papier à lettre, encre, stylo. Il me laisse les lettres de Denise et de mes parents. Il a d'ailleurs l'air chic. Dire que ceux qui sont au camp depuis longtemps nous avaient dit que l'on prenait tout, le tabac, cigarettes. Plutôt que de les perdre ainsi, j'avais distribué, sauf un, les paquets de cigarettes qui me restaient depuis Rocroi. Combien il y en a qui ont spéculé sur cela, pour se faire remettre des stylos, couteaux, briquets etc. Il faut être descendu bas, pour entre

frères de même misère, se rouler. Après la fouille, notre copain Olivier qui a ses outils de coiffeur, nous coupe les cheveux presque à ras. Nous touchons ensuite le pain, la même dose avec de la margarine, la valeur d'une boîte de cachou. Donc pour la nourriture nous sommes fixés. C'est maigre. Matin café (3/4 l.) et cuillère de confiture. Midi, ou 10 H, ou 11 H, ou 13 H, ou 14 H suivant l'heure que passe la baraque 3/4 litre de soupe, toujours à base de patates. Et le soir du jus (3/4 l.) et le 9ème de 2 boules de pain. Il y a juste de quoi ne pas crever de faim. C'est le régime du camp. Bientôt, les volontaires pour le travail commenceront à partir. Ils seront mieux nourris. Naturellement que j'en suis un, rien que pour ne plus voir les barbelés, que de n'importe lequel côté où l'on se tourne sont devant nos yeux. On parle que l'on va mettre les bretons à part. Si cela se produit, nous perdrons huit de nos copains qui le sont. Avant l'appel, avons le droit d'aller faire un tour dans les autres blocs, vers la cantine. On y aperçoit de toutes les armes, de tous les âges. Deux armées sont déjà prisonnières d'après les uns. C'est possible, car encore aujourd'hui, il en est arrivé presque autant qu'hier. La défaite de nos armes est certaine, mais il doit y avoir certains milieux en France qui l'ont aidée. Celui qui écrira l'anéantissement des Ardennes, devra d'abord montrer l'incapacité de notre Etat-Major, dont la presse gouvernementale vantait les mérites et tournait en dérision les généraux Allemands, par trop jeunes. Toujours est-il que pour les nôtres, ils en étaient restés à la tactique de 14. Les Allemands avec l'encercllement par les motorisés ont montré leur supériorité. Pas assez d'aviation nous dit-on. Où sont donc passés les milliards votés ? Ils ne sont pas tous allés en Espagne comme on l'insinue. Car avant 36 on en a voté aussi et il y a davantage de responsabilité des ministres de l'air ayant précédé Cot et ceux qui l'ont remplacé. Je me suis rendu compte du peu de forces que j'ai, en allant en corvée chercher le jus. Pas la force de porter un seau ordinaire dans chaque main, posé plusieurs fois, avais l'impression que les jointures du coude et de l'épaule allaient se détacher. me pèserai, pour me rendre compte combien j'ai perdu. Demain devons passer au bureau pour établir fiche identité.

[Sera continué]